

## Il pleut des pierres à Manchester, « the piss-pot of England » *Raining Stones* de Ken Loach

Gilles Marsolais

---

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1993). Compte rendu de [Il pleut des pierres à Manchester, « the piss-pot of England » / *Raining Stones* de Ken Loach]. *24 images*, (68-69), 66–67.

**RAINING STONES DE KEN LOACH**

*Il pleut des pierres à Manchester,  
«the piss-pot of England»*

PAR GILLES MARSOLAIS



Bob (Bruce Jones).

**D**e la France, des États-Unis et de la Grande-Bretagne qui étaient représentés en compétition avec environ quatre films chacun, seule la fière Albion a su tirer son épingle du jeu! Ce qui ne signifie pas pour autant que le cinéma anglais se porte bien. L'incurie du gouvernement à son endroit et face à l'emprise d'Hollywood sur l'industrie et l'exploitation n'aide en rien à la reconquête du public local qui est relativement indifférent à son cinéma national, comme c'est le cas dans beaucoup d'autres pays. Avec le résultat que moins de quarante films auraient été produits en Grande-Bretagne en 1993.

Pour sa part, *Raining Stones* a été produit par Sally Hibbin de Parallax Pictures Production pour Film Four International.

Applaudi spontanément et à tout rompre par les quelque 2 500 spectateurs de la salle Lumière à Cannes (nombreux étaient ceux parmi eux qui pleuraient, littéralement, en applaudissant), ce film de Ken Loach prouve que le cinéma peut être un art de masse sans abrutir le spectateur et sans avoir recours aux gadgets débilissants, aux muscles ou au fric indécent. L'histoire s'apparente à une tranche de vie d'une famille pauvre et catholique d'un quartier populaire de Manchester

dont le père est au chômage depuis quelque temps. Bob (Bruce Jones), Ann (Julie Brown) et leur fille Coleen survivent tant bien que mal grâce aux maigres allocations d'assurance-chômage, aux «jobines» et petites combines que Bob s'ingénie à créer et qui échouent une fois sur deux. Le vol maladroit, avec son copain Tommy (l'excellent Ricky Tomlinson de *Riff-Raff*), d'un mouton qui sera découpé en morceaux et vendu à la sauvette dans les pubs vaut à lui seul le déplacement. Mais les choses se gâteront sérieusement lorsque Bob, en bon catholique, se mettra en tête de permettre à sa fille de célébrer

dignement sa première communion, avec une robe blanche et tout le tralala hors de prix, quitte à entrer dans la ronde infernale des emprunts non recommandables et des prêts usuraires. Sur cette donnée de base banale, mais combien authentique, Jim Allen a concocté un scénario de béton qui, en misant sur l'humour qui évite le dérapage dans le mélo ou le misérabilisme larmoyant, réussit le tour de nous intéresser passionnément, en ces temps de déprime et de morosité, à cette famille ouvrière et, partant, à une société engluée dans des problèmes socio-économiques qui semblent insurmontables.

Le récit est structuré de telle sorte que les scènes et les séquences s'appellent et se répondent les unes aux autres. Malgré le sujet abordé, la vie problématique des classes laborieuses réduites au chômage prolongé et le rôle de l'Église dans leur attitude de soumission ou comme dérivatif, Ken Loach a su composer avec cette architecture, pour donner au film une sorte de fluidité indéfinissable qui tient pour beaucoup aussi à sa façon de diriger les acteurs et de concevoir le travail à la caméra. Cette conjugaison des regards fait que le résultat de cette mise en scène proche du documentaire se situe au-delà des catégories réductrices du réalisme banal ou du naturalisme auquel on associe un peu trop facilement une telle démarche sur un sujet pareil.

On connaît le parti pris de Ken Loach pour les défavorisés, les exclus, les perdants qui ont conservé assez de dignité pour continuer à se battre malgré tous les obstacles. En ce sens, son propos est politique, sans pour autant verser dans le prêchi-prêcha: il sait combiner les vertus du spectacle propres au cinéma et, même si son propos est politiquement désespéré, son désir d'entretenir la flamme de la conscience sociale. Dans cette optique, il est l'un des rares cinéastes à avoir poussé aussi loin l'idée d'appliquer au domaine du cinéma de fiction les acquis du cinéma direct réservés au documentaire. Comme ce fut le cas ici, le plus souvent, il tourne en Super 16, ce qui coûte beaucoup moins cher et permet une plus grande souplesse, notamment dans les espaces réduits des décors naturels, et ses acteurs sont des



Bob et Tommy (Ricky Tomlinson).

Ken Loach applique au cinéma de fiction les acquis du cinéma direct.

amateurs ou non-professionnels qui n'existent souvent que le temps d'un seul rôle, le leur propre ou l'un de ceux qui se rapprochent le plus de ce qu'ils sont réellement dans leur vie privée: même si leurs textes ont été écrits à l'avance, avec une part d'improvisation au moment même du tournage, le résultat est criant d'authenticité et il se dégage de leur jeu et de ces dialogues tirés du quotidien toutes les apparences de la spontanéité prise sur le vif. Aussi, Ken Loach en profite pour, mine de rien, à travers une galerie de personnages secondaires et de pistes parallèles, faire la radioscopie d'un tissu social en pleine décomposition.

L'humour des situations cocasses et l'optimisme inébranlable de Bob fournissent des éléments d'analyse sociale et de lecture critique d'une situation sans issue, politiquement ou autrement, tout en la transcendant. Et la conduite de Bob ne s'explique pas autrement que par ce désir de ne pas perdre la seule chose qui lui reste, le respect de lui-même: l'achat de la

robe blanche de sa fille en devient le symbole par excellence. La finale, qui fait un pied de nez au happy end traditionnel du cinéma dominant américain, au cours de laquelle un prêtre fort sympathique résout le dilemme moral de Bob, en endossant la colère qu'il devrait ressentir d'avoir été largué par le système, est véritablement jouissive. Elle permet au personnage, de même qu'au spectateur, par procuration, de prendre leurs rêves pour la réalité: la justice divine (qui n'est pas forcément celle de l'Église) triomphe de celle, souvent triviale, du système judiciaire, pour le plaisir de tous. ■

#### RAINING STONES

Grande-Bretagne, 1993. Ré.: Ken Loach. Scé.: Jim Allen. Ph.: Barry Ackroyd. Mont.: Jonathan Morris. Int.: Bruce Jones, Julie Brown, Ricky Tomlinson, Tom Hickey. 90 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.